

Une philosophie du « temps à l'état pur » l'autofiction chez Proust et Jutra

Quelle dose d'altérité dans l'autofiction ?

Thomas Carrier-Lafleur, *Une philosophie du « temps à l'état pur » : L'autofiction chez Proust et Jutra*, (Collection Zêtêsis), Québec / Paris : Presses de l'Université Laval / Vrin, 2010, 215 pages

Pierre-Alexandre Fradet

Numéro 284, mai-juin 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69016ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fradet, P.-A. (2013). Compte rendu de [Une philosophie du « temps à l'état pur » l'autofiction chez Proust et Jutra : quelle dose d'altérité dans l'autofiction ? / Thomas Carrier-Lafleur, *Une philosophie du « temps à l'état pur » : L'autofiction chez Proust et Jutra*, (Collection Zêtêsis), Québec / Paris : Presses de l'Université Laval / Vrin, 2010, 215 pages]. *Séquences*, (284), 25-25.

UNE PHILOSOPHIE DU « TEMPS À L'ÉTAT PUR » L'AUTOFICTION CHEZ PROUST ET JUTRA QUELLE DOSE D'ALTÉRITÉ DANS L'AUTOFICTION ?

En contrepoint des nombreuses œuvres d'autofiction créées ces jours-ci et des différents travaux – non moins nombreux – portant sur cette catégorie artistique, Thomas Carrier-Lafleur signe une étude comparative sur Marcel Proust et Claude Jutra, étude remarquable mais, hélas, trop peu remarquée.

PIERRE-ALEXANDRE FRADET

Son point de départ est un extrait tiré du dernier tome de *À la recherche du temps perdu*, lu à voix haute dans *À tout prendre*: «Ce que nous appelons la réalité est un certain rapport entre ces sensations et ces souvenirs qui nous entourent simultanément – rapport que supprime une simple vision cinématographique, laquelle s'éloigne par là d'autant plus du vrai qu'elle prétend se borner à lui.» (*Le Temps retrouvé*, p. 196). L'une des vertus principales de l'ouvrage de Carrier-Lafleur tient à ce qu'il fait ressortir le côté Proust de Jutra et le côté Jutra de Proust. Plus qu'on incline à le croire d'emblée, ces deux génies ont emprunté des démarches semblables qui, une fois mises en dialogue, non seulement s'éclairent l'une l'autre, mais éclairent le sens même du thème de l'autofiction.

Tel est d'ailleurs le second grand mérite de l'ouvrage: il offre une précieuse caractérisation de l'autofiction. Si l'auteur semble un tantinet pressé de conclure que *À tout prendre* est le premier film proprement autobiographique – en aucun temps, il n'examine des contre-exemples possibles – (p. 16), les traits qu'il attribue à l'autofiction témoignent d'un vif travail de cogitation. En première approche, dans le sillage d'Arnaud Genon, Gérard Genette et Serge Doubrovsky, il s'agit de montrer que l'autobiographie se résume à l'équation «auteur = narrateur = personnage» (p. 19), tandis que l'autofiction accorde une plus grande place à l'altérité qui se situe toujours «entre le texte et la vie, entre l'autre et le moi, entre le vécu et les fantasmes» (p. 61). Formulé autrement: autofiction = auteur + narrateur + personnage + une certaine dose d'altérité. Mais à quoi celle-ci doit-elle correspondre ?

Dans ses passages les moins convaincants, le livre laisse entrevoir l'hypothèse que «[l]a vie est [...] un rhizome de possibilités qui se valent toutes, car leur salut dépend de la construction d'un agencement à venir» (p. 128). Une autofiction réussie en serait dès lors une qui exalte le devenir et alimente l'ouverture des possibles. Certes, comme l'ont remarqué avec justesse Jean-Pierre Sirois-Trahan et Sophie-Jan Arrien dans *Le Montage des identités*, l'identité d'un sujet est toujours constituée et produite, donc montée et en devenir, plutôt que stable et inaltérable. Mais l'ouverture des possibles n'est pas pour autant béante, infinie, sans limites souhaitables. Il existe certaines potentialités propres au corps et à l'esprit humains, dont le cyborg lui-même doit tenir compte au moment de procéder à des couplages, des ajouts, des modifications. Et toutes ces potentialités n'ont pas une égale valeur. Prétendre le contraire reviendrait à mettre sur un pied d'égalité l'ensemble des modes d'être concevables et à affirmer que tout ce qui est inédit mérite

d'être expérimenté. Des nuances supplémentaires doivent donc être apportées pour définir avec précision en quoi doit consister la part d'altérité de l'autofiction.

Ces nuances, on ne les trouvera pas dans le passage où Carrier-Lafleur rapporte qu'aux yeux de Deleuze, «interpréter un texte, cela revient toujours [...] à évaluer son humour» (p. 129), de sorte qu'une bonne autofiction en serait une qui fait rire. Proposition savoureuse et comique, sans doute, car elle substitue aux critères de vérité classiques (comme l'adéquation au réel) un critère charmant: le plaisir de rire. Personne ne niera que l'humour est souvent fort révélateur et qu'il possède un grand pouvoir d'attraction.

Mais on peut douter que toutes les grandes œuvres doivent faire rire et que tous les humours se valent: comme quoi l'humour en général ne constitue un indice ni nécessaire ni suffisant d'une autofiction réussie.

Dans ses passages les plus décisifs, l'ouvrage de Carrier-Lafleur complète sa définition de l'autofiction en tirant profit de certains concepts philosophiques classiques. Au contraire de l'autobiographie, l'autofiction se trouve alors associée à un *moi profond*, non narcissique et distinct du moi social (p. 159-160), de même qu'à l'*image-temps*, laquelle brise le schème sensori-moteur et manifeste le temps «dans toute sa pureté» (p. 136). Ici, cela va de soi, les conclusions de Carrier-Lafleur sont largement redevables à Bergson et Deleuze. Cette dette n'enlève cependant rien à la pertinence de son entreprise qui permet de mieux saisir la spécificité de l'autofiction et pourra être prolongée dans un proche avenir – l'auteur étant doctorant à l'Université Laval et à l'Université Paul-Valéry. ☺

Thomas Carrier-Lafleur

Une philosophie du « temps à l'état pur » :

L'autofiction chez Proust et Jutra

(Collection Zêtésis)

Québec/Paris: Presses de l'Université Laval/Vrin, 2010

215 pages

